

« C'était je me souviens par une chaude journée d'août
Notre régiment défile vers le nord, je ne sais où
Là-bas vers ces prairies qui s'étendent en Lorraine
Dont les rayons solaires illuminent la plaine.
De ce joli pays qu'il y a quarante quatre ans
Nos aïeux ont hélas couvert de leur sang.
Nous parcourrions, dis-je, un de ces poudreux chemins
Qui traverse la frontière, là juste à Brin
Nos officiers nous font saluer avec respect
Le pont qui sur la Seille permet de passer à sec
De France en lorraine annexée, c'est certain
Mais qui, nous l'attendons, nous retournera demain.
Nous suivons cette route assez péniblement
Et c'est avec courage que nous allons pourtant
Vers une destination inconnue pour nous tous.
La colonne défile ainsi. Nous traversons
Le premier village boche : Bioncourt c'était son nom.
Nous continuons donc notre marche forcée
Vers une immense forêt, le bois de Gremecey.
Une demi-heure de pause est enfin accordée.
Pour nous réconforter, manger une bouchée
Est utile pour nous, car c'est un casse-croûte
Trop court pour l'estomac ! Il faut se mettre en route.
Après une heure, deux heures de marche ainsi allant
Nous arrivons ainsi à Fresnes [en Saulnois], au jour tombant.
La grande halte est prescrite, et c'est dans la prairie
Qu'enfin nous reposons nos jambes endolories

Oh ! N'en croyez pas trop, car nous ne dormons point
Et dans deux heures au plus, il faudra aller loin
Toujours très courageux, malgré notre épuisement.
Nous atteignons enfin notre cantonnement
Un petit village calme, en apparence au moins
Car pas une lumière, pas un bruit, en un mot rien
Ne vient troubler la nuit et cette solitude
Se prolonge jusqu'au jour comme par habitude.
Ce village d'un nom simple qui est celui de Viviers
Nous fait frémir tous, rien que de le prononcer.
L'aube naît, on se lève et de suite nous allons
Derrière quelques maisons prendre position.
C'est là pour la première fois, je me souviens
Que j'ai vu défiler un prisonnier prussien.
Quatre hommes qui, baïonnette au canon,
L'emmenaient je ne sais où, mais sans doute en prison.
Le soleil radieux monte enfin dans le ciel
Et nous, nous défilons par ce beau temps vermeil
Dans un frais marécage, et là il le faut bien
Marcher car, sans quoi les prussiens
Dans le bois à côté, cachés sans qu'on le doute
Ont déjà installé une forte redoute
Cette promenade, en somme, ne semble pas trop mauvaise
Car nos gradés ont l'air de bien se mettre à l'aise.
Ils croient certain que comme la veille, les allemands
Vers Berlin, ils iront tous en s'enfuyant.
C'est qu'étant trop confiants, un de nos officiers

Nous dit d'abord : « Tenez, nous allons commencer
Par visiter le bois, puis ensuite les villages
Qui se trouvent derrière. Allons, enfants, courage,
Cette besogne facile, nous l'aurons bientôt faite » !
Mais il ne pensait point là à une défaite.
Le régiment s'avance et sans qu'une patrouille
Explore la lisière du bois, et puis la fouille
Non ! Le Français est fier, et souvent sa confiance
Est trop grande pour sûr ! Les enfants de la France
Contournent la forêt, et bientôt y pénètrent
Sans qu'un coup de feu parte, sans que rien ne l'arrête.
Tout d'un coup, soudain, luisent devant nous les éclairs
Des coups de fusils prussiens, et c'est bien des Maüsert
Qui projettent des balles explosives, j'en suis sûr
Car les éclats s'en vont en cinglant la figure.
Le capitaine, surpris, prend des dispositions
Pour combattre, mais hélas, la première Section
Tombe toute dans le fossé, et nos camarades
Sont bien étendus là. Quelques blessés regardent
Autour d'eux, mais trop tard pour leur rendre des secours.
Non ! Ils n'en auront point. Les Germains qui accourent
Avec fièvre, poursuivent nos troupes dépourvues
De ses chefs principaux, dans le bois, étendus.
C'est là que commence pour nous une retraite
Et qui pour le secteur est compris comme une défaite.
Nos hommes, harassés, fatigués, sans entrain
Pour revenir en arrière, bientôt, prennent le chemin.

Ils trouvent le sac lourd, et bientôt s'en séparent.
On les voit sur la route, par-ci, par-là, épars.
Cependant, voilà que un de nos chefs de groupe
Nous rassemble bien vite, car il veut que sa troupe
Prenne la défensive, mais c'est bien difficile,
Le versant où nous sommes nous montre comme des cibles.
Malgré tout, déployés en tirailleurs couchés,
Dans un champ de betteraves où il nous faut cacher
Attendre quelques minutes que les événements
Indiquent s'il faut aller en arrière, en avant.
Cet instant pourtant long, enfin voilà s'achève
Et les ordres donnés sont qu'il faut qu'on se lève
Et qu'on parte de suite, ou bien nous sommes perdus.
Les fauves trop nombreux par leurs forts soutenus
Nous poursuivent avec rage, et il n'en est que temps
Que nous nous retirons très vite à l'instant.
Mais oui ! Et comment faire ? A gauche, à droite, partout
La pluie d'obus, de balles nous accompagne tous
Juste au-dessous de nous, à quelques mètres en bas
Passe un cours d'eau. Et tout à coup, voilà
Que le premier d'entre nous précipité s'y jette
Et les autres le suivent pour parer la tempête.
Nous avons donc suivi jusqu'aux genoux dans l'eau
Cette route mauvaise qu'offrait le petit ruisseau.
Deux cent mètres n'est rien, pour nous en ce moment
Si l'on veut se sauver, ou du moins pour l'instant
Les mitrailleuses braquées qui, sur nous tout à l'heure,

Renvoyaient sans compter 500 cartouches à l'heure,
Viennent de se taire enfin. Cependant les batteries
Allemandes nous poursuivent et en veulent à notre vie.
C'est un bien triste retour. Nos soldats épuisés
Bientôt à travers champs ne font que se replier
Point en ordre, hélas, car les chefs dispersés
Ne peuvent plus rien faire pour nous rassembler.
J'étais, je me souviens, avec quelques copains
Qui comme moi ont suivi ce pénible chemin.
La canonnade sans fin toujours nous accompagne
Et ce n'est que bien triste en cette rase campagne
Que nous semons en route bon nombre de compagnons
Qui manquent de prudence, ont subi la leçon.
Nous voudrions bien mieux rejoindre les vestiges
De notre régiment, et c'est avec prodige
Qu'après maints renseignements, nous apprenons enfin
Qu'à deux pas d'où nous sommes, là, sur le chemin,
Le commandant attend avec toute son escorte.
Eh oui, en nous voyant, de sa voix la plus forte :
« Allons, amis, allons, debout, rassemblement.
Il faut sur le coteau se placer à l'instant ».
Il n'avait pas fini de prononcer ces mots
Qu'une rafale d'obus tombe près des chevaux.
Aussitôt revenu en tête, le commandant
Commence par prendre la route opposée aux Allemands.
Et pour sauver sa vie, chacun de nous va partant
Bientôt vers le coteau où quelques combattants

Resteront à jamais, criblés par les obus
Au milieu de leurs frères, qui malgré ayant pu
Jusqu'à présent parer cette triste destinée
S'en vont chercher refuge au fond de la vallée.
Oui, devant eux se trouve un fossé, un ravin,
Et tout en le suivant, c'est là qu'est le chemin
Pour retrouver ceux qui la veille on côtoyait
Et pour les y rejoindre, il faut prendre la forêt.
Oh ! Bois néfaste ! qu'il y a vingt quatre heures
Nous traversions heureux et chantant tous en chœur.
Aujourd'hui, ce n'est point pour nous la même joie.
Les uns, les autres causent. C'est à peine si les voix
Altérées, fatiguées par deux jours d'épuisement
Dominent des oiseaux les gais gazouillements.
Nous suivons la même route, cette fois à rebours,
Oui, la même que la veille nous prenions sans détours.
C'est ainsi que notre groupe atteignit avec peine
Le village de Bioncourt, isolé dans la plaine.
Nous nous sentons heureux d'être ainsi arrivés
Dans un cantonnement afin d'y reposer.
Mais notre espoir est encore une fois déçu.
Il nous faudra partir dans une heure tout au plus
Vers un village quelconque, très loin, trop loin pour nous
Car nous n'en pouvons plus, nous sommes tous à bout
De souffle. Car deux jours de fatigue sans repos,
Épuiseraient bien vite le plus brave des héros.
Nous cheminons quand même tout comme ferait

Une machine ! Voila quel bonheur :! Chambrey
S'offre à nos yeux. Oh ! Tout de même nous y sommes.
On pensera peut-être que nous sommes des hommes,
Et pour nous remettre, il faudrait du réconfort.
C'est tout ce qu'il nous manque, mais aujourd'hui alors
Tout comme les autres jours, il faut être courageux.
Et il faut repartir dans une heure ou deux.
Notre groupe cependant s'est joint aux autres groupes.
Et c'est ainsi que las, tous les hommes de troupe
Traversent la frontière, mais tristes cette fois.
Car notre pensée à tous est là-bas, vers le bois
Du « Viviers », nom néfaste gravé dans nos mémoires,
Qu'on répète en pleurant chaque jour, chaque soir.
Ce détachement formé de toutes les compagnies
Est loin de rassembler tous ceux, hélas, qui
Sont partis de chez eux, confiants, et l'âme hautaine,
Ne songeant pas alors à rester dans la plaine.
Nous sommes maintenant en France, tout au moins à l'abri
Des balles, des obus, qu'envoient nos ennemis.
Et nous marchons toujours, toujours vers le ciel bleu,
Éclairci chaudement par un soleil de feu.
Après cette longue marche, nous arrivons enfin
Au village de Cercueil, où peut-être notre faim
Pourra s'apaiser, car sur le côté de la route
On vient de faire la halte, à toute notre troupe.
C'est sur le gazon que les hommes reposants
Tout en cassant la croûte, attendaient les absents.

L'heure passe. Voila que par divers chemins
Viennent enfin nous rejoindre quelques uns des copains.
On fait l'appel, on cherche. Il manque des soldats,
Et de suite, notre idée se transporte vers là-bas,
Vers nos amis, nos frères, disparus au « Viviers »,
Et que le triste sort, froidement, a frappé.
Oh ! Guerre infâme ! Oh ! Terrible fléau
De toute l'Europe entière, et combien de tombeaux
As-tu creusé, sans peur, de toute l'humanité
Guidé par un vandale qui à Berlin caché
A su pousser son peuple, trop sauvage, d'avancer
À faire comme les Huns, à ravager la France.
Mais sois tranquille, Guillaume, il est de bons Français
Qui combattront toujours et afin qu'une paix
Longue, bien établie, sur des bases solides
Te supprime à jamais du monde trop avide
De ta disparition. Et c'est avec confiance
Que ce beau jour viendra, enfants. Vive la France ! »